

# Identités et altérités internes de l'analyste en situation de groupe

Par Klimis Navridis

1. Le dictionnaire Larousse définit l'identité, primo, comme le rapport que présentent entre eux deux ou plusieurs êtres ou choses qui ont une similitude parfaite et, secundo, comme le caractère permanent et fondamental de quelqu'un ou d'un groupe qui fait son individualité, sa singularité.

Dans l'optique de la psychanalyse, ce rapport et ce caractère ne sont pas envisagés comme des réalités objectives, mais comme des réalités profondément subjectives et intersubjectives. Même si, au départ, ils peuvent présenter – et c'est toujours le cas d'une façon ou d'une autre – des éléments, pourrions-nous dire, d'une réalité objective.

D'autre part, les deux définitions de l'identité données par le Larousse semblent être liées l'une à l'autre. L'identité d'un groupe, en tant que formation sociale ou psychosociale, se constitue précisément au carrefour des identifications de tous ceux qui se perçoivent (dans la mesure où ils se perçoivent) comme appartenant ou se référant à ce groupe. Tandis que ce sentiment, en tant que sentiment partagé d'appartenance à une collectivité, n'est rien moins qu'un « acte d'état civil » qui atteste et reproduit l'identité même du groupe concerné.

2. Toute personne peut appartenir en même temps ou se référer, dans ce sens, à de nombreuses collectivités différentes et, partant, bien que son identité soit unique et singulière (à l'exemple d'une carte d'identité), elle peut être constituée, de façon plus ou moins harmonieuse, de différentes identités. Plus ou moins car, entre elles, il peut y avoir des conflits.

La relation de toute personne avec chacune de ces identités partielles, celles qui caractérisent ce que cette personne « est » ou « n'est pas » (homme ou femme, gay ou straight, mère, père, fils ou fille, de gauche ou de droite, psychologue, psychiatre ou autre, végétarien, etc.), varie d'un sujet à l'autre et à différentes périodes de sa vie, selon le sens et l'intensité de l'investissement psychique du sujet. Pendant l'adolescence, par exemple, ce qu'il « est » ou « n'est pas » masculin ou féminin, homme ou femme revêt, nous le savons, une importance particulière. Par ailleurs, l'influence et le rôle crucial des groupes de pairs pour la constitution de l'identité des adolescents est indéniable. Toutefois, le fait que des adolescents fassent partie d'un tel groupe est également important pour la définition de son identité particulière.

Par conséquent, l'identité d'un analyste, de groupe ou pas, ou les deux à la fois, est – à ce titre – une composante de nombreuses identités partielles : quant au genre, à son orientation sexuelle, à ses origines, son parcours social, sa religion, son appartenance politique, son cursus universitaire (psychiatre, psychologue, assistant(e) social(e) ou autre), sa formation clinique, ses convictions (politiques, sociales, alimentaires, etc.), son statut familial, son adhésion à différentes sociétés psychanalytiques.

Tant dans un environnement analytique duel que groupal, en tant que psychanalystes, nous nous trouvons sans cesse et inévitablement exposés à des transferts qui interpellent différentes facettes de notre identité. Il existe des cas où les analysants discernent chez nous des caractéristiques correspondant parfois à l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes.

Il en existe d'autres où ce qu'ils projettent sur nous, nous est totalement étranger. Lorsqu'il s'agit de notre vérité intégrale, c'est-à-dire que ce qui est vrai au niveau du conscient, l'est aussi au niveau de l'inconscient, les choses « sont plus faciles » pour nous. Là où le bât blesse, c'est quand l'inconscient « n'est pas tout à fait du même avis » que le conscient à notre égard. En d'autres termes, quand les patients persistent à voir chez nous des aspects inconscients de notre identité que nous ne supportons même pas de reconnaître, même s'ils sont présents.

Par ailleurs, pour la grande majorité d'entre nous, c'est particulièrement la qualité de notre liaison psychique avec les sociétés psychanalytiques dont nous sommes membres qui représente un élément caractéristique de notre identité clinico-analytique. Pour certains, cette référence identitaire peut être d'une importance primordiale, pour d'autres elle est secondaire. Certes, les institutions psychanalytiques – pour des raisons inconscientes qui leur sont propres – contribuent, je dirais « contribuaient », depuis toujours et déjà depuis Freud, à cet état de choses : De leur côté, à savoir du côté des sociétés, l'attachement dogmatique à l'orthodoxie semble protéger contre les dangers potentiels de croisements « infectieux ». La psychanalyse des groupes a souffert, historiquement, de ce « huis clos » défensif de nombreuses communautés psychanalytiques. Du côté des professionnels, cette dévotion identificatoire et identitaire à des objets institutionnels collectifs sévères et surmoïques peut opérer de façon fortifiante pour des identités professionnelles par définition exposées à l'éventualité et à l'aléatoire, à l'inattendu et au risque de résultats improuvables, inhérents à toute intersubjectivité psychanalytique.

Comme les icebergs, qui « reposent sous l'eau sur les 7/8 de leur volume », comme le rappelle Gabriel Garcia Marquez, fervent admirateur d'Hemingway, dans *Le Scandale du Siècle*, nos identités, ainsi que leurs différentes composantes identitaires, dirions-nous, seraient plongées dans l'inconscient en une partie aussi grande et, quoi que l'on fasse, quelle que soit la durée de l'analyse suivie, des supervisions ou de la formation effectuée, quelle que soit l'expérience acquise, jamais nous ne pourrions échapper totalement ni à leurs limites, ni à leur influence.

3. La situation du groupe, tant pour les participants que pour l'analyste, est directement liée à leur monde interne.

Cela signifie que leur monde interne, avec ses objets internes et ses relations d'objets internes, s'étaye sur les objets humains (mais aussi non-humains et institutionnels) vers lesquels il s'extériorise, ainsi que dans les relations qui se forment au sein de l'environnement scénique du groupe, dans le présent.

Il ne s'agit pas ici d'un simple reflet, ni dans un sens, ni dans l'autre (à savoir du dedans vers le dehors et vice-versa). Ce n'est pas non plus mutuel. C'est le résultat d'un processus constant de production et de reproduction intersubjective de cette liaison à travers un jeu de projections entrecroisées, d'introjections, d'identifications, de transferts, de contretransferts et de déplacements multiples auxquels tous, sans exception, participent.

Tous participent avec ce qu'ils expriment et ce qu'ils cachent, avec ce qu'ils disent, mais aussi avec leurs silences parlants.

4. Ceci étant, l'espace psychique de cette liaison ne peut être rien d'autre que l'imaginaire, le monde psychique partagé de l'imagination.

La compréhension même de l'autre et du *plus-d'un-autre* (Kaës), la compréhension d'une situation, en l'occurrence de la part de l'analyste, ne peut que s'ancrer dans l'imagination.

La condition préalable à cette compréhension est l'illusion d'une « identité », dans le sens de la reconnaissance d'une similitude absolue avec l'objet externe. D'ailleurs, tout lien intersubjectif, serait-ce avec nos proches, n'est au fond que le produit d'un « trompe l'œil » psychique inconscient. En d'autres termes, l'illusion que le monde de l'autre ou des autres « m'est familier », comme si c'était le mien. Même pour ses aspects qui me paraissent étrangers, avec tout ce que cela implique. Donc, ce monde « m'est familier », même s'il est en partie composé d'éléments qui renvoient à des altérités non-moïques, inquiétantes, voire menaçantes.

Par conséquent, il faudrait qu'il y ait eu, *a priori*, une sorte de réconciliation, une sorte de familiarisation avec l'altérité. Chose qui, malgré tout, semble irréalisable, voire paradoxale, sauf si nous admettons que cette « réconciliation » ne peut être qu'un événement imaginaire, illusoire, qui dessert des finalités défensives. Peut-être n'est-il pas fortuit qu'en grec, comme en français le verbe capter, signifie *comprendre*, mais aussi « tenir », « retenir », « empêcher de partir », donc « neutraliser ». Comme si la langue venait nous chuchoter à l'oreille ce qui survient inévitablement, à savoir que la seule façon de comprendre quelque chose, c'est de l'immobiliser, de l'enfermer et, finalement, de le dévitaliser, de le rendre inexistant.

#### Exemples :

(a) L'identification de l'analyste de groupe à « celui qui sait » (par exemple, que ce que représente un groupe qui commence ou finit, un groupe d'inconnus auquel il ou elle aussi participe en sa qualité d'analyste, lui était absolument familier) et l'éloignement consécutif de « *cet autre* qu'il ne connaît pas ». Comme si l'analyste ne vivait pas tout cela pour la première fois, dans le sens d'une contre-identification défensive.

Au cours de ces dernières années, il m'est parfois arrivé de me surprendre, notamment lors des premières séances d'un groupe, à éprouver – sans raison apparente – une agaçante sensation d'ennui. J'ai pensé que cela correspondait justement à ce cas précis : comme si, inconsciemment, je refusais de partager avec les participants l'angoisse provoquée par une altérité totalement nouvelle, étrangère et menaçante que le groupe représente et, qu'à mon insu, je recherchais un refuge dans le souvenir de situations semblables vécues dans le passé et qui, en fait, pouvaient être nombreuses ; mais, ce qui m'arrive ici-et-maintenant m'est, à un certain niveau, totalement étranger.

(b) L'identification de l'analyste de groupe à « quelqu'un qui suit le groupe « du dehors ». Il s'agit là d'une position qui, à maintes reprises, est coconstruite par les participants et l'analyste sur la base d'une *alliance inconsciente défensive*, ou, pour être plus précis, d'un *pacte dénégatif défensif* selon René Kaës<sup>1</sup> (déli du contraire, à savoir que ce qui se passe au niveau de la réalité intersubjective, c'est que le groupe est unique et compact), en ayant recours à la dichotomie entre « nous » et « lui », « moi » et « eux ». Cette dichotomie, en l'occurrence, convient à tous car, ce qui semble être vécu par tous par le biais de projections entrecroisées – de l'un sur l'autre et sur le

---

<sup>1</sup> René Kaës (1976), *Les alliances inconscientes*. Paris : Dunod

groupe – d’objets « mauvais » et menaçants, c’est le sentiment de l’intolérance psychique face à une altérité indésirable, odieuse et effrayante.

(c) Un autre cas directement lié au précédent, c’est l’identification de l’analyste « à son rôle analytique » (j’utilise délibérément le mot « rôle » et non pas « fonction » car, en l’occurrence, ce à quoi lui-même s’identifie en déviant, à son insu, de sa fonction analytique en tant que telle, ce n’est rien d’autre qu’un rôle ; comme il est défini par la théorie de la communication ou de la psychologie sociale de l’interaction symbolique)<sup>2</sup> Dans ce cas, l’analyste peut, inconsciemment, se retrancher derrière la théorie et son expérience clinique, en quête d’un alibi justifiant sa distanciation psychique par rapport à ce qui se passe dans l’ici-et-maintenant d’une situation groupale qui, inconsciemment, provoque chez lui un malaise. Comme s’il se disait à lui-même : « Je fais cela parce que c’est mon travail ».

Les participants, de leur côté, quel que soit le groupe (élèves, enseignants, patients) peuvent aussi s’identifier au statut selon lequel ils se trouvent là en tant que membres d’un groupe précis, co-élaborant ainsi, sur la base d’une autre *alliance inconsciente défensive*, une identité collective qui les protège dans l’ici-et-maintenant de l’inconnu menaçant, d’une rencontre non-médiatisée avec l’autre et *le plus-d’ un-autre*, une rencontre sans auto-déterminations élaborées et convenues préalablement. Comme s’ils se disaient à eux-mêmes : « Nous sommes tous semblables (élèves, étudiants, enseignants, patients) face à un autre (le professeur, l’enseignant, le thérapeute, l’analyste) ».

(d) La contre-identification de l’analyste à l’altérité menaçante concernant certains aspects de sa propre identité (identification à l’agresseur). Quand, par exemple, le groupe ou des membres du groupe l’interpellent, dans le transfert, sur des aspects inquiétants, étranges ou refoulés de l’identité sexuelle (féminins si c’est un homme, masculins si c’est une femme), de l’orientation sexuelle (l’homosexualité de l’une ou de l’autre), ou de son identité professionnelle comme, par exemple, son niveau de compétences professionnelle, dans des cas où, en tant qu’analystes, nous nous apercevons que le groupe ou des membres de celui-ci nous sous-estiment et nous dénigrent, sans que nous puissions le supporter.

Il est vrai que notre époque est une époque de relativisation et de remise en question de nombre de certitudes concernant le féminin et le masculin, les rôles parentaux et, en général, les rôles joués au sein d’une famille, notamment celui du père et de son autorité, concernant le pouvoir et son emprise dans ses différentes manifestations, comme par exemple au sein des institutions, etc. Il est également vrai que, parfois, une grande différence d’âge entre un analyste de groupe et les membres de son groupe peut créer, entre eux, des décalages identitaires insurmontables.

Dans ces circonstances un analyste peut, inconsciemment, recourir à des contre-identifications de ce genre en tentant ainsi de remédier à son incapacité *d’apprendre par l’expérience* (Bion) par le biais d’une rencontre plus authentique avec l’autre ou avec *le plus- d’un-autre*, dans le cadre de la situation groupale concernée.

(e) L’analyste et les membres du groupe se piégeant mutuellement dans une illusion partagée (autre cas de *pacte dénégatif défensif* selon Kaës, où ce qui est à nouveau dénié, c’est que ce

---

<sup>2</sup> Cf. Ervin Goffman, mais aussi Gregory Bateson, Paul Watzlawick, et autres.

qui se passe est exactement le contraire de l'expérience psychique consciente) selon laquelle la situation, immuable et monotone, stagne dans la répétition ; sans que rien de nouveau ne survienne. Il s'agit du retranchement convenu derrière une illusion de stagnation et de mort (comme antidote au désir et à la vie) qui repousse fermement « extra muros » la terrible menace de toute différence et de toute altérité qui pourrait apporter le changement et le « nouveau ».

(f) Dans ce jeu intersubjectif prolongé de production et de reproduction du lien entre le dedans et le dehors, entre les mondes psychiques internes des membres du groupe et de l'analyste avec l'extériorité aux multiples visages et facettes de la situation groupale, s'interposent au niveau verbal différents scénarios relationnels, sous la forme *d'enchaînements métonymiques scénarisés*. La fonction de cette activité dramaturgique ininterrompue est précisément de relier, d'une certaine façon, les relations d'objets internes des participants et de l'analyste (qui, par définition, sont impersonnelles, anonymes et abstraites) avec la réalité extérieure du groupe qui emprunte à cette occasion le leurre d'une composition de facto interpersonnelle concrète (à savoir que le groupe, ce sont ces personnes assises en cercle dans cette salle). En d'autres termes, l'illusion que ce qui se voit est, tandis que ce qui est, ne se voit pas.

Moyennant plusieurs différences conceptuelles dues vraisemblablement à des raisons dont l'analyse et, a fortiori, la discussion dépasseraient notre propos, Enrique Pichon Rivière en premier et René Kaës par la suite, considérant ces relations d'objets internes par rapport au lien des sujets individuels au groupal, comme des relations qui, a priori, s'organisent sur le modèle des groupes (préconisant ainsi que le groupe préexiste en nous comme une empreinte psychique en vie et en mouvement, bien avant que nous le rencontrions ou que nous le formions avec d'autres comme une présence intersubjective singulière), ont introduit le terme de *groupe interne*<sup>3</sup>.

Ce qui ressort de la communication intersubjective à travers l'énonciation des *chaînes associatives groupales* (Kaës<sup>4</sup>), leurs silences et leurs vides, ce sont différentes configurations relationnelles, des formations interpersonnelles organisées sur la base de scénarios. Ces scénarios forment, entre eux, des séquences avec des prolongements inconscients métaphoriques et métonymiques qui aboutissent et puisent, comme nous l'avons dit, dans les *groupes internes*. Il faudrait donc envisager *les groupes internes* comme quelque chose qui renvoie, si je puis dire, à des *représentations de choses*, plus que de *mots*. En d'autres termes, sans la médiation des scénarios, les *groupes internes* ne savent, ni ne peuvent parler. Ils n'ont rien à dire d'ailleurs.

Participants et analyste formant progressivement, par la communication, la situation groupale avec, pour vecteurs, les chaînes associatives et les séquences de scénarios, comme nous l'avons mentionné, inventent peu à peu ensemble un langage commun – tandis qu'en même temps ils apprennent aussi à l'utiliser – le langage de la parole et des silences. Pour exprimer et mentaliser ce qui se passe ou ce qui est prêt à être dit et surtout entendu. Ce langage ressemble beaucoup au langage des rêves, tel que nous le concevons en psychanalyse, mais aussi aux langages de l'art (de la musique, des arts plastiques, de la littérature, de la danse, du théâtre), dans la mesure où, dans ce domaine, ils peuvent aussi médiatiser l'affect irréprésentable et relier artistes et public à travers les sentiers les plus intimes de l'inconscient en joignant l'émotion au sens.

---

<sup>3</sup> Kaës R. (1976). *L'appareil psychique groupal*. Paris : Dunod

<sup>4</sup> Idem.

Peut-être était-ce que suggérait Didier Anzieu qui, le premier, a proposé la jonction de la situation groupale au rêve. Comme dans le rêve – de façon comparable et équivalente – dans le groupe, l'inconscient « parle » à la façon du rêve, « en jouant » avec la polysémie des signifiants du langage, avec des métaphores et des déplacements, avec des métonymies, des symboles et des images.

Par ailleurs, le fond inconscient de toutes ces constructions scénarisées correspond à ce que Guy Gimenez, présentant son travail analytique avec des groupes de schizophrènes<sup>5</sup>, a nommé « *scénarios de base* ». La fonction d'un *scénario de base* – en tant que porteur du sens le plus profond (dans le sens du fantasme inconscient) – est, entre autres, de constituer la substance liante des chaînes associatives qui se déploient au sein du groupe.

Avec la vignette clinique qui suit, je vais tenter d'expliquer peut-être un peu mieux ce que je veux dire ici.

### Vignette clinique

Depuis l'année dernière, en Grèce comme dans d'autres pays, la nécessité de la vaccination anti-Covid s'est révélée être une question sociale d'une importance majeure. Une partie considérable de la population refuse de se faire vacciner, tandis qu'en même temps se développe un « mouvement antivaccin » sans idéologie précise et sans appartenance politique, mais avec une visibilité non négligeable, marquée par des mobilisations et des publications militantes sur les réseaux sociaux. Le personnel soignant, les enseignants, ainsi que d'autres catégories professionnelles sont divisés en deux : d'un côté les « antivax » et, en face, tous les autres

La même division existe dans le groupe auquel se réfère la présente vignette et dont Maria<sup>6</sup> est membre ; Maria est une jeune femme, soignante, qui travaille dans une structure psychiatrique publique.

Dans les institutions psychiatriques et, plus généralement, dans les hôpitaux et les Centres de Santé le vaccin, excepté *l'intrusion* effectuée par un percement (donc par une rupture locale brutale de la continuité de *l'enveloppe cutanée*) et l'injection d'une substance inconnue dans le corps, avec tout ce que cela signifie symboliquement pour tous sans exception (Maria avait dit, lors d'une séance précédente, qu'elle le ressent comme « *une tentative de viol* ») peut être vécu par le personnel soignant d'une façon différente. Comme un coup porté au fantasme héroïque de toute-puissance qui leur permet de « rester debout » dans les conditions extrêmement angoissantes et épuisantes d'une lutte incertaine contre la maladie et la mort, dans un contexte pandémique<sup>7</sup>. Certains, par exemple, peuvent sentir, et c'est paradoxal, que le vaccin risque de les affaiblir, de leur faire perdre leur « armure » psychique et le contrôle qu'ils pensaient avoir, cette

---

<sup>5</sup> Gimenez, G. ; Pinel, J.-P. ; Vacheret, C. 2013. « L'accompagnement de la construction de la chaîne associative groupale dans un groupe de patients schizophrènes », *Bulletin de psychologie*, n° 526, p. 303-308.

<sup>6</sup> Tous les noms sont fictifs.

<sup>7</sup> C'est à peu près ainsi qu'il semble avoir été vécu la supervision aussi par eux-mêmes, quand elle leur est offerte, comme un antidote à un burnout imminent.

illusion d'invulnérabilité et de différenciation par rapport aux patients qui, jusqu'alors, étaient ceux qui prenaient des médicaments.

Le groupe a commencé il y a environ six ans et, aujourd'hui, nous sommes tous vaccinés à l'exception de Maria. « Tous » inclut l'analyste et les trois des quatre membres restant après le départ échelonné de trois participants au cours de l'année dernière. Deux d'entre eux, en dépit des recommandations visant à les en dissuader, « ont pris soin » de partir de façon quelque peu hâtive au mois de juin en se privant eux-mêmes, mais en privant aussi les autres membres, du temps et de l'espace nécessaire à une élaboration psychique suffisante de la séparation.

La séance est la première après six semaines d'interruption de pause estivale. Stella, une des participantes, est en fin de grossesse. Nous savions déjà, avant l'été, qu'elle allait interrompre la thérapie au cours de septembre pour son accouchement et qu'elle serait absente pendant deux mois. Stéphanie, une autre participante qui, en tant que membre du groupe, a eu un premier enfant quelques années auparavant, nous a annoncé en juin qu'elle était enceinte.

Comme d'habitude, Stéphanie arrive la première, ponctuellement à l'heure fixée pour le commencement de la séance. Stella arrive à son tour environ cinq minutes plus tard et Maria rejoint le groupe un quart d'heure plus tard. Le quatrième membre, Anna, avait averti qu'elle serait absente.

Durant la séance aucune participante ne fait allusion à l'absence d'Anna, ni au fait que, après une ou deux séances, Stella va interrompre la thérapie pendant un assez long laps de temps et qu'il ne restera que trois membres dans le groupe. Au cours des premières minutes de la séance et avec la mine d'un enfant surpris en train de faire une bêtise, Stéphanie annonce que pendant l'été, transgressant ainsi les règles du cadre, mais pour « un tout petit peu » – dit-elle – elle a échangé des messages avec Olga (Olga est une des deux membres qui ont quitté hâtivement le groupe en juin) à laquelle elle voulait adresser un patient.

S'ensuit un dialogue entre Stella et Stéphanie sur les grossesses, les bébés, l'allaitement. Stéphanie avait eu beaucoup de problèmes pour son premier enfant, elle n'avait pas assez de lait et elle refusait pendant assez longtemps de compléter l'alimentation du bébé avec du lait étranger. Elle fut donc forcée d'utiliser un tire-lait qui l'a fait beaucoup souffrir. Elle ajoute que, cette fois, elle se sent moins stressée et qu'elle n'a pas l'intention de refaire la même chose. Elle a pourtant trouvé un livre qui donne des instructions aux futures mamans sur la façon d'élever des bébés heureux et elle le lit assidûment. « *Comment ça va ? Tu as l'air bizarre aujourd'hui* », dit-elle un peu plus tard en s'adressant à Maria.

Maria se met à pleurer et paraît bouleversée. Personne ne parle pendant un long moment. Nous attendons tous qu'elle dise quelque chose.

Quelques jours auparavant le ministère a décidé que les soignants qui ne sont pas vaccinés allaient être suspendus. « *Ma vie est bien compliquée, je reconnais. Aujourd'hui on nous a annoncé – dit Maria – que si, d'ici lundi prochain nous ne nous faisons pas vacciner, inutile de nous présenter sur notre lieu de travail. Vous imaginez que je n'ai pas l'intention de le faire. Qu'ils me licencient ! C'est aux patients que je pense qui resteront sans soins* ». Silence.

S'ensuit une confrontation relativement vive entre Stéphanie et Maria (en reprise, car nous l'avions déjà suivie avant l'été). La première qui, d'une certaine façon, représente le sévère Surmoi du groupe, peut-être le mien aussi, défend la vaccination avec l'argument massue selon lequel la position antivaccin d'une partie du personnel soignant est antiscientifique et antisociale. La seconde rétorque que l'efficacité des vaccins anti-COVID est trompeuse et que cela est prouvé scientifiquement. Les avis sont partagés. Mais l'essentiel, insiste-t-elle, c'est que pour sa part, elle est prête à défendre jusqu'au bout sa liberté de décider pour elle-même, sans que les autres lui imposent quoi que ce soit. La vaccination obligatoire – ajoute-t-elle – est anticonstitutionnelle.

Stella intervient et dans l'intention d'apaiser les esprits, reconnaît que la situation est particulièrement complexe pour Maria. Peut-être se sent-elle piégée dans sa décision de ne pas se faire vacciner : Il lui est désormais difficile de « revenir sur sa décision » même si, comme tout un chacun, elle a peur, elle aussi, d'être contaminée. Reculer signifierait qu'elle obéit à un ordre qui la prive de sa liberté en brandissant la menace d'une sanction.

Depuis son plus jeune âge Maria a dû assumer des responsabilités trop lourdes pour elle car, pour une raison ou pour une autre, « les parents n'étaient jamais là » quand elle avait besoin d'eux. Dans le transfert et à maintes reprises par le passé, elle m'avait fortement remis en question, exprimant à mon égard des doutes et une certaine méfiance mêlée à des plaintes et à beaucoup de colère. À chacune de ces occasions, Stella et Stéphanie s'empressaient de prendre ma défense. À ces moments-là, c'était comme si Maria s'alliait aux trois membres qui – peut-être pas du tout par pure coïncidence – s'étaient retirés avant l'été, en la laissant, dès lors, sans défense.

Avec, en toile de fond, l'absence, mais aussi les pertes et les séparations qui ont eu lieu, qui surviennent ou qui arriveront et engendrent l'angoisse, le groupe recherche d'abord un refuge dans l'espoir, dans les « bébés » qui se préparent à arriver : il s'agit d'une première tentative associative de compensation métaphorique du vide, tant au sens du colmatage, du remplissage d'une *enveloppe* qui se vide de façon inquiétante, que d'un rétablissement accompagné d'une restauration de la vie, là où la mort menace d'une domination définitive (les ventres qui se remplissent compensent les sièges qui se vident).

Par la suite apparaît une première transformation : le risque d'une dissolution totale, de la déliaison, de l'annihilation, c'est-à-dire de la décomposition du groupe (la « pandémie »). Toutefois, ce danger a son « remède » : il s'appelle *vaccin*. En grec, le mot renvoie à quelque chose qui « se projette à l'intérieur », qui pénètre dans une enveloppe (contrairement aux « bons » bébés qui sont entrés dans le ventre et attendent de naître). Là, il s'agit d'un nouvel élément introduit en sous-cutané, qui ajoute un sens particulier, celui de l'amphisémie (peut-être aussi de l'ambivalence) : En tant que « remède » (Pharmakon), le vaccin vise à défendre la vie (c'est l'avis d'une partie de spécialistes, adopté aussi par l'état, donc par le pouvoir), en tant que « poison » (Pharmaki) (c'est la réponse d'une autre partie de spécialistes), le vaccin menace la vie. Chaque version a ses adeptes, tant dans le groupe, que dans la société.

Un peu plus tard (avec le « dénouement du drame », à savoir le point d'orgue de cette chaîne associative) survient la transformation suivante : « *Finally, ça m'arrange qu'ils me mettent à la porte. Il y a si longtemps que je travaille, je suis si fatiguée ! J'aurais eu de mal à partir de ma propre volonté.* »

*C'est peut-être une façon de me libérer de toutes ces dépendances »,* commente Maria. Il faut souligner que le service dans lequel elle travaille s'occupe du traitement de la dépendance à des substances. Par ailleurs, elle-même, ainsi que les trois autres membres, participent à ce groupe depuis six ans au moins (*« si longtemps, je suis si fatiguée ! »*)

« Le dénouement du drame » donc, car je pensais au dilemme et finalement à la transgression de la Loi par Antigone, héroïne mythique et personnage central de la tragédie de Sophocle qui porte son nom, partagée entre sa foi envers les Dieux et son amour pour son frère. Antigone, fille de Jocaste, reine de Thèbes et d'Œdipe – tous les deux ignorant que l'un était le fils de l'autre – avait une sœur et deux frères issus de cette même union : Ismène, Étéocle et Polynice. Œdipe maudit ses deux fils voués à se disputer son héritage et à s'entretuer, car ils n'avaient pas obéi à ses ordres.

Lorsqu'Œdipe découvre la vérité de ses origines, il se crève les yeux et s'exile, tandis que les deux frères décident de gouverner Thèbes en alternance. Toutefois, Étéocle refuse de céder le trône à Polynice quand vient son tour de régner. Ce dernier quitte le royaume, épouse la fille du roi d'Argos et lève une armée contre Thèbes. L'expédition échoue les deux frères s'entretenant en duel. Créon, frère de Jocaste, prend alors le pouvoir et ordonne que le corps de Polynice demeure sans sépulture, car il fut traître à sa patrie. La tragédie se réfère à la tentative désespérée d'Antigone pour inhumer Polynice, en transgressant ainsi l'ordre de Créon.

Ceci était le scénario (le quatrième) que le groupe a présenté, cette fois à travers ma propre rêverie. Une histoire de groupe, une histoire de terribles secrets et de méconnaissance, d'amour incestuel, de lien fraternel, de lutte pour le pouvoir, de transgression des règles, de foi et de désobéissance, de malédiction assassine, de trahison, de vengeance, de violence impitoyable et de mort. Une histoire de deuil inachevé, de transmission intergénérationnelle d'un trauma ouvert et d'une culpabilité sans guérison.

Certes, la démarche de Maria sur son lieu de travail (en résonance – sans qu'elle-même ne le sache ou du moins ne le sache consciemment – avec certains aspects de l'identité de l'analyste, notamment sa propre angoisse de séparation) présentait incontestablement des dimensions politico-idéologiques. En outre, peut-être assumait-elle aussi – à son insu – une *fonction phorique* (Kaës) pour le compte du groupe. Voyons son attitude à l'égard de l'institution hospitalière en tant que *passage à l'acte* par rapport au groupe ; n'est-ce pas comme si Maria distinguait dans sa pensée (au sens d'un clivage) les bénéficiaires de l'institution ? Elle se soucie des patients, au sujet desquels elle pense *« qu'ils vont rester sans soins »*. Avec l'institution, en tant que pouvoir (contre lequel elle dirige toute sa colère, car il est absurde, injuste et cruel envers elle) elle entre en conflit ouvert, indifférente à la sanction, à la mise à pied et à la brutale séparation.

N'est-ce pas, encore une fois, comme si Maria, portant l'angoisse de tout le groupe, (peut-être également la mienne, inconsciente) assumait « le sale boulot » d'un conflit frontal avec le pouvoir tout en risquant en même temps de « payer », elle, la plus « coupable » de tous, le prix exorbitant d'une déliaison involontaire et d'une séparation aussi difficile qu'irréversible ? Elle, comme dans l'autre cadre, celui de l'institution (à savoir le champ où semble, en l'occurrence, se déplacer par elle, inconsciemment, tout ce qui survient dans le groupe) le coût de ce conflit, les bénéficiaires dépendants ne sont-ils pas ceux qui le « payent » ? Les bénéficiaires qui seront

privés de sa présence et de ses soins sans qu'eux-mêmes l'aient choisi et sans même avoir pu donner leur avis ? Comme nous, participantes et analyste du groupe qui partageons depuis près d'un an l'angoisse de la déliaison et de la mort incontournable de notre groupe ?

## Épilogue

*Le Scandale du Siècle* de Gabriel Garcia Marquez, auquel j'ai emprunté précédemment la métaphore de l'iceberg, a été intitulé ainsi en référence à une des histoires qu'il raconte. La plus longue. Le nom, pour tout un chacun, est sans doute le sommet de son propre iceberg. Son nom était donc « Wilma Montesi », 21 ans.

Elle habitait à Rome avec ses parents et ses deux frères. Son père était charpentier et elle était fiancée à un homme qui vivait dans une petite ville du Sud de l'Italie. Un jour d'avril 1953, Wilma disparaît. Les hypothèses vont bon train : a-t-elle eu un accident ? S'est-elle enfuie avec son fiancé ? Peut-être s'est-elle suicidée ? Le lendemain un homme découvre son corps à demi-nu sur une plage située à une distance de plusieurs kilomètres. C'est alors qu'affluent les questions sur la mort mystérieuse de Wilma, sur elle-même, sur son identité. Pourquoi était-elle à moitié nue ? Avait-elle été violée ? Avait-elle une double vie ? Peut-être n'était-elle pas la jeune fille ingénue, que tous croyaient connaître. Avait-elle un amant ? Ou plusieurs ? Et si elle se prostituait ? Participait-elle à des orgies où la drogue était monnaie courante ? Fréquentait-elle des riches, des fils de ministres, des aristocrates ? Peut-être connaissait-elle des choses qu'elle n'aurait pas dû savoir, des secrets d'Etat sans doute ? L'affaire est classée par la police, pour resurgir ultérieurement avec les mêmes questions ou d'autres. Est-ce qu'un personnage haut-placé avait tenté de dissimuler quelque chose ? Nous n'apprendrons jamais la vérité. Deux ans après les faits, un homme est traduit en justice pour « homicide involontaire » et un autre pour « traitement préférentiel ». Ceci étant, le mystère demeure. Personne ne saura jamais « qui était – finalement – Wilma Montesi ».

Il en est comme des poupées russes, les Babouchkas. Quand on ouvre la première, on en trouve une plus petite et ainsi de suite jusqu'à la minuscule petite dernière. C'est ainsi que semble se décortiquer cette histoire, découvrant une à une de nouvelles couches. Sans pour autant trouver de solution à l'énigme d'une identité qui scandalise : il faudra qu'elle-même se taise définitivement, pour laisser les autres jaser sur son compte. Dispersées sur différents visages, dans différents lieux et à des moments différents, les bribes de cette vérité bien cachée qui peut-être n'existe pas. Elles se trouvent toutes enfouies dans un corps qui, bien que nu, n'a rien avoué de ses secrets.

Il en va de même pour les identités et les altérités de l'analyste de groupe. Elles sont invisibles. C'est le côté silencieux du groupe. Dès le début de chaque thérapie psychanalytique de groupe, les participants commencent à se dévoiler : ils disent leur nom, leur âge, leur profession, ils parlent de leur situation familiale, de leur histoire, de leurs convictions, de leurs habitudes, ils déploient leur personnalité, racontent leurs histoires personnelles. Confrontés ensemble à l'angoisse insupportable du « non-classable », « d'un homme sans qualités », comme dirait Robert Musil. Sans le savoir, ils apaisent ainsi l'angoisse inconsciente correspondante de l'analyste. Avec les mots, les histoires, les images qu'ils apportent, ils ajoutent chaque fois de nouvelles parties au

puzzle interne de l'analyste, en le familiarisant, peu à peu, avec des aspects inconnus de sa propre identité.

Dans cette optique, nous devrions – de toute évidence – nous intéresser à ce qui peut se passer lors du contretransfert ou de l'inter-transfert (dans le cas d'une co-thérapie) quand, dans un groupe, des participants ont eu auparavant l'expérience d'une analyse avec l'un ou l'autre des analystes du groupe, mais en dispositif duel.

Il y a à peu près une trentaine d'années, ma mère, décédée déjà depuis 2005, avait pris l'habitude de se plaindre, chaque fois que j'allais la voir, me disant qu'elle ne me voyait que très rarement et que j'étais "un fils complètement indifférent" à son égard, sans émotions, "cruel", etc. Réussissant à tout coup à me faire sentir coupable et à m'énerver, ça finissait presque toujours mal et avant que je parte de chez elle, ma mère me lançait sur le dos son dernier arme, une véritable bombe nucléaire : "toi, tu n'es pas un psychologue. Le psychologue c'est moi", me disait-elle. Elle, qui n'avait fait que des études secondaires alors que moi à l'époque était déjà professeur titulaire de psychologie à l'université d'Athènes.

Il faudra ajouter que ma mère, descendante d'une famille nombreuse assez pauvre, avec 9 enfants, dont le père, n'ayant aucune estime pour le haut clergé, était aumônier dans un quartier ouvrier d'Athènes, méprisait à fond toute figure d'autorité, alors que d'autre part elle se sentait toute fière de moi et de mon statut de prof. Vous voyez un peu la nuance...

Alors, en préparant mon intervention de ce soir, cette phrase de ma mère qu'auparavant je trouvais absurde, inquiétante et je dirais même un peu déstabilisante en ce qui concerne l'intégrité de mon identité professionnelle, m'est brusquement revenu à l'esprit. Et pour une fois je lui ai donné raison. Oui, c'était toujours elle mon psychologue. Moi en ces moments de grande tension émotionnelle et affective sans issu n'était qu'une caricature de "psy" barricadé derrière une fausse carapace professionnelle qui me permettait de ne pas m'affronter directement à moi-même. Aujourd'hui je peux mieux reconnaître que tout ce que je porte en moi comme failles, au noyau même de mon identité professionnelle d'analyste, tout ce que je porte comme sensation de solitude, de vulnérabilité, d'insuffisance, de tendance à ne pas me prendre au sérieux, à prendre des risques et à tolérer l'absurde et l'insensé, je le dois à ma mère et lui en suis reconnaissant.

C'est justement grâce à cette partie intérieure de moi que j'arrive à exercer, comme je peux, ce "travail impossible", selon Freud, qui assez souvent implique la triste particularité de ne nous donner que des plaisirs "fous". Autrement dit, des plaisirs, que quand ils sont là, nous obligent à nous interroger d'où ils viennent.

Archanes, Octobre 2021